

c'était pour retomber bientôt dans un abattement que son désir de bien recevoir ses hôtes ne parvenait à dissimuler qu'en partie. Ses préoccupations se trahissaient surtout dans les regards qu'il attachait sur moi, et qui ne reflétaient plus aucune colère, mais une affection souffrante et comme suppliante.

M. Charnot, un peu las, un peu absorbé aussi dans l'appréciation des merveilles culinaires qu'avait produites Madeleine, jetait une interjection ou une remarque distraite dans les moments de silence.

Je connaissais assez mon oncle pour savoir que la fin du dîner ne ressemblerait pas au commencement.

En effet, au dessert, au moment où l'académicien célébrait les mérites d'un bonbon berruyen, la "forestine," mon oncle, qui depuis quelques instants agitait circulairement dans son verre le vin de quelque château du Médoc, s'arrêta court, et reposa son verre sur la table.

— Mon cher monsieur Charnot, dit-il, j'ai à vous faire un pénible aveu.

— Eh ! s'il est pénible, mon cher monsieur, ne le faites pas.

— Fabien, continua mon oncle, a eu des torts envers moi. Je n'y reviens plus. Ils sont oubliés. Mais j'en ai moi-même envers lui.

— Vous, mon oncle ?

— Hélas ! oui, mon enfant. Mon étude, l'étude héréditaire que j'avais promis à ton père de te conserver fidèlement...

— Vous l'avez vendue ?

Mon oncle cacha sa tête dans ses mains.

— Hier soir, mon pauvre enfant, hier soir.

— Je le supposais.

— J'ai été faible, j'ai succombé aux conseils de